

## Les chalets – de Samuel Aubert, la Revue du 4 mars 1923 –

Du temps que florissait le patois, on disait « lou tsâle » (le chalet) ! Ainsi s'explique-t-on qu'aujourd'hui encore, les vieux disent le « chalet » tout court, en supprimant le t final. Maintenant, quelle est l'origine du mot, qui ne doit pas être cherchée dans l'idiome de l'Ile-de-France ? Je l'ignore et peut-être quelque savant étymologiste saurait-il nous l'expliquer ?

Dans le Jura, on entend par chalet, le bâtiment d'habitation édifié sur l'alpage et destiné recevoir le bétail, le personnel indispensable, les produits de l'exploitation ainsi que le matériel nécessité par cette dernière. L'architecture du chalet varie suivant les régions. Chez nous, dans le Jura combier, c'est d'ordinaire une immense construction rectangulaire capable d'héberger jusqu'à 100 têtes de bétail, surmontée d'un toit surélevé couvert « d'ancelles », dont les deux pans très inclinés permettent à la neige de glisser facilement jusqu'à terre, afin d'éviter une charge excessive à la poutraison qui, malgré tout, doit être robuste.

Plus loin, vers le sud, dans la région du Noirmont et de la Dôle, les chalets présentent volontiers des toits à quatre pans inégaux ou presque égaux. Ils vous ont de ce fait une silhouette élancée, pyramidale d'un joli pittoresque qui s'harmonise très heureusement avec les crêtes ou les grands sapins du voisinage.

Toujours les bords de la toiture sont munis de chenaux pour recueillir l'eau de pluie et la conduire dans un grand réservoir ou citerne creusé à proximité. Car nul ne l'ignore, dans le Haut-Jura les bonnes sources sont d'une rareté excessive et si l'on ne s'appliquait pas à recueillir l'eau du ciel, les pâturages seraient inhabitables.

L'intérieur des chalets se compose des locaux strictement indispensables à l'exploitation. Pas de place perdue, du moins dans le sens horizontal. D'abord l'étable, vaste, s'élevant jusqu'au faîte et divisée en un certain nombre de compartiments par des lattes solides auxquelles on attache le bétail. C'est donc dans les hauteurs de l'écurie que l'on relègue la grande sonnerie, savoir les grosses clochettes, les « campagne » – ainsi les nomme-t-on – et les toupins aux formes rebondies, réservés les uns et les autres pour les grands jours : la montée et la descente. Vous les verrez suspendus à une perche appuyée sur deux poutres, par rang de taille : les toupins d'abord, les clochettes ensuite, avec leurs larges courroies décorées de motifs divers et surmontées de bouquets écarlates, tout semblables aux flammes des anciens pompons de grenadiers. Que d'harmonie latente on devine dans ces masses d'airain au repos. Incontinent, on croit assister, à la sortie du village, au défilé du troupeau et ouïr les vibrants accords de la sonnailles allègrement agitée.

Puis viennent « les appartements » dont la partie essentielle est la cuisine. Une petite fenêtre l'éclaire tant soit peu. Il y a la cheminée en bois, immense, pyramidale, dont l'orifice supérieur peut-être fermé au moyen de deux panneaux que l'on tire d'en bas avec des perches. Sous la cheminée, c'est le foyer où tant

que le jour est long, de grosses bûches se consomment. Et le touriste qui entre au chalet, prend naturellement place auprès du foyer. Assis sur quelque banc primitif, il contempera d'un œil songeur les bûches qui s'écroulent en braises ardentes ou la fumée qui s'élève en volutes capricieuses et va se perdre là-haut. Délicieux, n'est-ce pas, vous qui les avez vécus, les instants que l'on passe ainsi dans la simple et rustique demeure, en oubliant les confort et les facilités de la civilisation !

Contre la paroi, voici la potence mobile qui supporte la vaste chaudière de cuivre, noire de suie en dehors, reluisante de propreté au-dedans. Que ne trouve-t-on pas dans la cuisine ? Voici suspendus ou appliqués contre les poutres : les seillons à traire, les sièges mono-jambes ou « bouta-culs », des fouets, des licols, des poches à sel, des caillettes, le débattoir (instrument pour brasser le lait dans la chaudière), le thermomètre et tous les ustensiles exigés par la manutention du lait.

Deux autres pièces indispensables sont aménagées à côté de la cuisine, du côté de bise : « la chambre à lait » où s'alignent les « baignolets », récipients de grand diamètre destinée à recevoir le lait fraîchement trait et à la surface desquels on recueillera avec la « poche à crémier », la crème exquise qui deviendra du beurre. A côté, c'est la cave à fromages, et le maître de céans, le « fromageur », vous en fera sans doute les honneurs après avoir soigneusement refermé la porte pour éviter les variations dans la température. La cave, c'est son domaine, son laboratoire. Il y passe tout son temps à frotter, à mouiller, à saler ses beaux fromages alignés sur de gros tablars. Avec un légitime orgueil, il vous fera admirer les dimensions, les formes régulières, l'absence de « gonfle » des produits de sa fabrication auxquels il consacre tout son savoir. Il vous vantera les qualités de sa cave qui n'est ni trop sèche, ni trop humide, ni trop chaude, ni trop froide et surtout pas cimentée.

Une façon d'escalier grimpe à l'étage ou plutôt au pignon. C'est là qu'est la chambre à coucher, un local bien exigü et bien primitif, pauvrement meublé et dont se contentent toutefois les fruitiers, gens d'ordinaire peu exigeants. D'année en année cependant, des améliorations interviennent ; aussi, d'une manière générale, les conditions de logement du personnel des chalets sont-elles confortables si on les compare à ce qu'elles étaient, il y a quelques dizaines d'années.

Chaque montagne a son chalet et la situation qu'il occupe varie d'une montagne à l'autre. Souvent on l'a construit dans la partie la plus basse, contre la pente ou sur une légère éminence dominant une vaste étendue de « plans ». Plus rarement, le chalet a été édifié sur l'un des points culminants de la chaîne. C'est le cas au Grand-Cunay, au Mont-de-Bière-Devant et de bien d'autres. Et à ce propos, n'est-il pas permis de penser que, toutes choses étant égales d'ailleurs, le personnel intéressé accordera la préférence au chalet dont la situation est dominante plutôt qu'à celui qui repose au fond d'une cuvette dépourvue d'horizon. Où qu'on le prenne, l'homme est ainsi fait qu'il aime

avoir de l'espace autour et surtout au-dessous de lui et contempler ce qui existe et se passe au loin. N'est-ce pas en vertu de cette raison que les premiers habitants de ces montagnes ont défriché de bonne heure les crêtes et les sommités plutôt que les bas-fonds ? Posséder des « regard » sur l'extérieur, tel a dû être un de leurs mobiles !

Volontiers on trouve, aux abords immédiats de nos chalets, quelque grand sapin, respecté des générations précédentes et devenu peu à peu en quelque sorte un arbre sacré auquel nul ne s'aviserait de toucher. Ce sapin vénérable, il fait partie de l'ambiance. Depuis toujours il est là. On l'aime. Quand on regarde le chalet, on le voit lui aussi. Ensemble ils forment un tableau. L'un permet de reconnaître l'autre. L'arbre du chalet n'est pas toujours le sapin. C'est parfois un vieux sorbier à la silhouette tordue, qui a poussé là on ne sait comment, qui a résisté à l'adversité, aux ruées du bétail, à la figure duquel on s'est à la longue habitué et qu'on ne voudrait voir molester. Voyez l'antique sorbier alisier du Pré-de-Rolle et les splendides érables si proches voisins du Chalet-Neuf du Mont-Tendre. Ces arbres, vous les admirerez d'instinct, tant ils font plaisir à voir, avec leur opulente couronne de feuillage surmontant un tronc robuste à l'épreuve du climat.

Dans le voisinage des chalets, la flore du pâturage est d'une grande trivialité. C'est l'association bien connue de ces espèces qui s'accommodent d'une fumure azotée excessive : *graminées, cirses et chardons, lampés, vérâtres, gentianes géantes*. Mais on y observe aussi, au premier printemps, des plantes d'un naturel moins commun et fleuries de teintes délicates. Ainsi le long de la Haute-Combe, qui va du Marchairuz au Mollendruz, on constatera la présence, dans le « gras » des chalets, de la gracieuse *scille* constellée de fleurs d'un sombre azur et de la *renoncule ficaire*, aux feuilles charnues et arrondies, fleuries d'or pur. Toutes les deux appartiennent plutôt à la plaine. La ficaire entraît autrefois dans la préparation de la salade. Aussi, est-il permis de supposer qu'elle a été plantée jadis dans le sol très fertile entourant les chalets, dans l'intention de varier le menu des « fruitiers ». Et elle s'y serait maintenue sans peine.

On sait la belle animation qui règne dans le chalet et autour pendant l'été ; la fête de la « montée », le plantureux banquet servi à cette occasion par « l'amodieur » à ses invités et à son personnel, dans la grande salle de l'habitation, à savoir l'écurie ; puis les allées et venues quotidiennes du troupeau bellement ensonnaillé. De temps en temps, tous les sept ans disent les uns, la surlangue<sup>1</sup> vient assombrir la bonne humeur qui règne au chalet chez les gens et chez les bêtes. La misère, les souffrances qu'elle déverse sur la gent bovine, seuls peuvent en parler ceux qui en ont été les témoins.

Dans les temps passés, les bergers devaient encore compter avec le loup et l'on narre à ce propos maintes histoires terrifiantes. Il y a bien 150 ans, un loup

---

<sup>1</sup> Fièvre aphteuse, l'un des cauchemars de l'alpage depuis des siècles dont nos archives sont souvent témoins.

pénétra dans un chalet en creusant une galerie sous la porte et y égorga les chèvres enfermées. Les ruines du chalet sont encore visibles.

A l'automne, les hôtes des chalets reprennent le chemin du bas, et le calme règne de nouveau dans ces demeures si animées pendant l'été. Puis la neige fait son apparition et son épaisseur, augmentée de celle qui glisse du toit du chalet, devient si considérable que l'on accède aux chenaux de plain-pied. Autrefois, nul ne se risquait dans la montagne en hiver, et pour cause. Le ski a changé tout cela et actuellement de nombreux chalets reçoivent de fréquentes visites de la part de touristes chaussés de leurs patins norvégiens. Mais pourquoi faut-il que tant d'individus se conduisent comme des barbares et éprouvent du plaisir à commettre des dommages à l'intérieur des chalets où ils ont trouvé un asile momentané ? Ces actes malveillants ont obligé les amodiateurs à fermer hermétiquement leurs chalets, de telle sorte qu'il est impossible d'y entrer sans effraction grave ou bien à les laisser ouverts après avoir enlevé tout ce qui serait susceptible de subir du dégât.

Aussi quand on pénètre dans un de ces chalets minutieusement vidés de tout, à côté du froid qui vous saisit, on éprouve un sentiment de malaise bien défini. Plus rien n'existe dans la demeure qui, en été, vous accueille avec tant d'hospitalité. Quant à moi, je préfère de beaucoup, par le beau temps, camper en plein air. On réussit toujours à découvrir une place ensoleillée et abritée au pied d'une « assotte », à allumer du feu et bien que les pieds dans la neige, à passer une heure exquise au sein de la merveilleuse nature hivernale.

Je vous ai entretenu des chalets de la montagne, de ceux que l'on rencontre au hasard dans le cours d'une excursion pédestre. Ce sont des œuvres du passé, souvent primitives, peu confortables et mal adaptées à l'exploitation pastorale moderne, mais qui nous sont quand même doublement chères, à nous qui vouons une affection profonde à la montagne et à tout ce qu'elle produit dans le cours des temps. Maints de ces édifices ont disparu ; on les a remplacés par des bâtiments vastes et somptueux, admirablement aménagés et qui au vieux chalet de la montagne équivalent à ce que sont les spacieuses et confortables habitations modernes par rapport à nos anciennes et rustiques maisons du pays. Ces chalets neufs, palaces en leur genre, certes nous les admirons et nous nous inclinons devant les multiples avantages qu'ils offrent à leurs tenants.

Malgré tout, les anciens, les vétustes, les primitifs, perdus dans les combes lointaines, ceux que l'homme a posés en vigie sur les crêtes, jouiront toujours de nos préférences. Pourquoi ? Parce qu'au même titre que les rocailles, les arbres ou les fleurs, ils sont partie intégrante des paysages aimés ; parce que leur aspect s'harmonise d'une heureuse façon avec l'ensemble ; parce que nous les avons toujours connus ; parce qu'enfin ils sont les témoins du passé, et bien que choses inertes en apparence, ils ont une âme, celle que nous prêtons à la montagne dont ils sont issus.

